

Tatiana Mamonova l'exil pour cause de féminisme

Septembre 79. Elle ose dénoncer la condition des femmes soviétiques. Septembre 80. Expulsée, reprend la parole. Martine Storti l'a rencontrée à Vienne, ainsi que trois de ses compagnes

Vienne. C'est à quelques pas de la taverne où, dit-on, Johann Strauss a composé *le Beau Danube Bleu* que je rencontre pour la première fois Tatiana Mamonova. Grande, mince, les cheveux pris dans un foulard assorti à la couleur de son pantalon, souriante. Tard, le soir, après l'interview, après le dîner avec son mari Genia et son fils Philippe, âgé de 4 ans, je comprendrai vraiment ce que représente l'exil : deux petites valises pour tout bagage, l'errance d'hôtel en hôtel avant un appartement provisoire fourni par la fondation Tolstoï qui secourt les dissidents. Et l'attente des papiers pour obtenir le statut de réfugié politique.

Du jour au lendemain, parce qu'un pouvoir arbitraire en a décidé ainsi, cette famille a été obligée de tout abandonner. Le 20 juillet, au moment de l'ouverture des jeux Olympiques, Tatiana Mamonova montait, avec son mari et son fils, dans un avion de l'Aeroflot. Avec elle, Tatiana Goritcheva, Natalia Malakhovskaïa et son fils de 10 ans. En arrivant à Vienne, ces femmes retrouvaient Ioulia Voznessenskaïa, expulsée, elle, dans le courant du mois de juin. A elles quatre, elles forment le premier carré du féminisme soviétique. Un carré qui fait peur aux autorités. La preuve. Après avoir subi de la part du K.g.b. de multiples vexations quotidiennes, les quatre principales animatrices de l'almanach *Femmes et Russie* étaient, en effet, contraintes à l'exil parce qu'elles avaient osé, à l'automne 1979, lancer pour la première fois dans l'U.r.s.s. de l'après-guerre une profession de foi féministe, violente et passionnée.

Dans un pays qui, constitutionnellement, affirme l'égalité sociale, politique, culturelle des femmes et des hommes, qui se targue d'avoir, grâce au socialisme, réalisé la libération des femmes, elles décrivait et dénonçaient leur condition, leur oppression quotidienne dans le travail, la famille, la maternité, la sexualité... Dans la logomachie des discours — et des silences — officiels, surgissaient enfin des voix.

Diffusé comme tous les samizdats sous le manteau, le premier numéro de l'almanach *Femmes et Russie* fut, dans les semaines qui suivirent sa réalisation, lu par d'autres femmes soviétiques qui, bientôt, se mirent à travailler avec les féministes de Leningrad.

Mais, très vite, une scission s'opère au sein du groupe. Natalia Malakhovskaïa, Tatiana



Udo Schreiber/Gamma

Tatiana Mamonova (avec son fils Philippe) : la plus proche des Occidentales.

« C'est le mouvement des femmes qui m'a donné le courage de faire quelque chose. »

Goritcheva et Ioulia Voznessenskaïa fondent le club « Maria » et une revue du même nom dont deux numéros circulent déjà en U.r.s.s. Profondément opposées au bolchevisme et profondément religieuses, ces trois femmes estiment que le salut du peuple russe passe par sa spiritualisation et le développement de l'Eglise.

Tatiana Mamonova est bien loin de ces positions. Athée, elle refuse le courant religieux qui marque si fort une grande partie de la dissidence russe. Elle a donc, pour sa part, continué d'animer la revue *Femmes et Russie*, préparant pendant tout le printemps un numéro qu'elle souhaitait diffuser au moment des jeux Olympiques. Des quatre femmes expulsées, Tatiana Mamonova est assurément la plus « européanisée », la plus proche aussi du féminisme occidental.

Agée de 36 ans, critique littéraire, poète et peintre, Tatiana Mamonova a beaucoup voyagé en U.r.s.s. sans jamais obtenir le droit de se rendre à l'étranger. C'est au cours de ces voyages qu'elle a pris conscience de ce qu'est réellement l'existence quotidienne des femmes soviétiques. « Mais le féminisme m'intéresse depuis l'époque de mes études », précise-t-elle. Par-delà les divergences qui distinguent aujourd'hui les quatre féministes en exil, nulle ne conteste qu'elle ne soit à l'initiative de l'almanach *Femmes et Russie*, mettant toute son énergie à lui donner naissance. Reste qu'il n'était guère possible, quelques semaines après leur arrivée à Vienne, de rencontrer ensemble les animatrices du club « Maria » et Tatiana Mamonova. C'est à cette dernière que *F. Magazine* donne la parole, en ajoutant, à chaque fois, les précisions apportées par Natalia Malakhovskaïa et Ioulia Voznessenskaïa, au cours d'une autre discussion (voir page 34).

Martine Storti : *En septembre 1979, vous commencez à faire circuler en U.r.s.s. l'almanach « Femmes et Russie », montrant ainsi au monde entier qu'il existait des féministes en Union soviétique. Moins d'un an plus tard, quatre d'entre vous sont brutalement exilées. En vous expulsant, les autorités soviétiques ne pouvaient mieux reconnaître le danger potentiel que vous représentiez pour elles. Comment les choses se sont-elles passées exactement ?*

Tatiana Mamonova : Dès la diffusion de l'almanach, le K.g.b. a exercé contre nous brimades et menaces. En février dernier, la rédaction de *Femmes et Russie* a lancé un appel à l'opinion mondiale afin que le gouvernement respecte pour moi et ma famille l'article 13 des accords d'Helsinki qui affirme le droit à la libre circulation des personnes. Cet appel a recueilli plus de trois mille signatures, sans que le gouvernement en tienne compte. Nous avons aussi écrit à Brejnev en lui demandant l'application de l'article 13 ainsi que le respect de l'article 19 sur le droit de publication. Aucune réponse ne nous est parvenue.

Un chantage a également été exercé contre votre mari ?

Oui, il s'est passé pour mon mari la même chose qu'avec le fils aîné de Ioulia Voznessenskaïa. En juin, le K.g.b. lui a signifié que, si elle ne partait pas, son fils Andreï serait mobilisé. Pour nous, c'est arrivé en juillet. Mon mari a reçu un avis d'enrôlement alors qu'il est trop âgé pour faire partie du contingent. Les autorités militaires lui indiquaient que, si nous n'acceptons pas de partir le 13 juillet, il serait mobilisé le 16. Il risquait donc d'être envoyé en Afghanistan. Comme je voulais rester en U.r.s.s. pour rencontrer des journalistes étrangers pendant les jeux Olympiques, nous avons, dans un premier temps, refusé d'obtempérer. Le ton est alors devenu nettement plus agressif. Des appels téléphoniques m'ordonnant de partir se sont multipliés, et on nous a donné un dernier ultimatum. Ou nous quittions l'U.r.s.s le 20 juillet

nous réunir. Nous sommes en contact avec les autres. Nous nous traquons les textes.

En Europe, après plus de dix ans de mouvement, des femmes refusent encore le féminisme. Et en U.r.s.s. ?

La plupart des femmes russes ne comprennent pas le mot « féminisme ». Comme peintre, les femmes que j'ai rencontrées m'ont souvent demandé si le féminisme était comme le fauvisme par exemple, une danse de la peinture moderne ! Les problèmes des femmes russes sont ceux qui occupent toutes les femmes, mais elles ne savent pas que c'est ça, le féminisme. Elles trouvent dans un tel isolement qu'elles ne savent même pas qu'il y a depuis plusieurs années un mouvement international de libération des femmes. Moi, j'ai des informations sur ce qui se passe à l'étranger.



Une devanture à Moscou : c'est sur les femmes que repose la vie quotidienne.

ou nous pouvions craindre le pire, sans qu'on nous ait précisé ce que ce « pire » pouvait être. Par ailleurs, dès décembre 1979, le K.g.b. avait menacé de m'arrêter si je continuais mes activités féministes. Notre départ n'est pas volontaire, c'est une expulsion, un acte d'agression de la part du gouvernement soviétique. Nous avons eu juste le temps de faire deux valises. Ce qui m'a le plus occupée au dernier moment, c'était de confier l'ensemble du travail à mes amies qui restent à Leningrad, pour qu'elles continuent la revue *Femmes et Russie*. C'est sous le nom de Vera Goloubeva que la direction de la revue sera assurée.

Combien de femmes participent à la revue « Femmes et Russie » ?

Nous sommes environ vingt-cinq. C'est beaucoup dans les conditions qui sont les nôtres en U.r.s.s. Nous ne constituons pas vraiment un groupe car il nous est difficile de

ger parce que je peux lire le français anglais, même si je ne parle pas ces deux langues. Comme artiste, j'étais en contact avec des diplomates qui me donnaient des nouvelles étrangères. De cette façon, j'ai pu que, dans tous les pays, les femmes m'ont aidé dans les luttes. C'est dans la presse étrangère j'ai trouvé un soutien moral à ma action et c'est le mouvement des femmes occidentales qui m'a donné le courage de faire quelque chose.

Comment l'idée vous est-elle venue de lancer le samizdat « Femmes et Russie » ?

Dès 1975, j'avais parlé des problèmes des femmes avec Ioulia Voznessenskaïa que je connaissais à l'époque. Mais c'était difficile de lancer quelque chose. Puis j'ai rencontré Tatiana Goritcheva et Natalia Malakhovskaïa. Nous avons alors travaillé les quatre à la réalisation de *Femmes et Russie*. Ce n'était pas un journal, mais u

TATIANA MAMONOVA

« En U.r.s.s., la contraception est quasi inexistante. »

nach, c'est-à-dire un recueil d'articles qui décrivaient la situation réelle des femmes soviétiques. Il est vrai qu'aujourd'hui nous sommes en désaccord, notamment sur la religion. La revue *Maria* veut christianiser le féminisme, alors que ce n'est pas un de nos objectifs. Je suis contre le courant religieux — très fort dans la dissidence — et contre l'Eglise, en particulier parce que l'Eglise est contre l'avortement. Même si l'avortement n'est pas en soi une bonne solution, j'estime que les femmes doivent avoir le droit d'avorter. D'autant qu'en U.r.s.s., la contraception est pratiquement inexistante. Les pilules en vente sont très dangereuses ou de mauvaise qualité. Résultat : de très nombreux avortements qui se pratiquent dans d'horribles conditions.

[Ioulia Voznessenskaïa décrit avec précision l'avortement à l'hôpital central avenue Lermontov à Leningrad :

« Près d'une centaine de femmes sont entassées dans une grande salle pendant que d'autres font la queue dans le couloir. Celles qui se préparent à avorter voient les autres en train d'avorter, sans aucune anesthésie bien sûr. Elles voient aussi les embryons qu'on jette au fur et à mesure. Dès que l'avortement est terminé, la femme se lève, encore chancelante, pour aller dans une autre salle. Personne ne s'en occupe. Trois cents avortements sont ainsi pratiqués quotidiennement par une équipe de deux médecins relevée toutes les cinq heures. »]

L'accouchement se passe-t-il dans de meilleures conditions ?

Pas du tout. La propagande ne cesse de répéter aux femmes que la maternité est un acte sublime, que donner la vie est la plus belle des choses. Eh bien, je garde personnellement un souvenir cauchemardesque de mon propre accouchement. Nous étions quinze dans la même salle, qui accouchions toutes ensemble, au milieu des cris et du sang, sans que les médecins s'occupent vraiment de nous. Le service médical est gratuit en U.r.s.s., mais on le paie très cher en souffrances et en mépris. Et je ne suis même pas sûre que les femmes de la caste privilégiée, celle des dirigeants du parti, soient toujours très bien traitées. Je n'ai jamais pénétré ces milieux. Je suppose qu'il y a pour elles des maternités spéciales, comme il y a des magasins, des restaurants, ou des lieux de vacances spéciaux. Mais cela ne signifie pas qu'elles ne subissent pas de discriminations comme femmes. D'ailleurs, il n'y en a pas au gouvernement ni aux postes à responsabilité politique ou économique décisive. Même quand certaines font un travail important, elles sont toujours supervisées par un homme. On leur confie le travail, pas le prestige que confère ce travail.

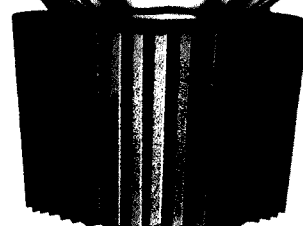
Une fois, pourtant, une femme a accédé à un poste gouvernemental.

(suite p. 32)



ditte

CIBA-GEIGY



Colle Araldite L'union fait la force



**Colle Araldite:
deux tubes à mé
pour réussir vos**

Pour pratiquement
définitivement, il s
mélanger l'adhé
avec son du
et le tou
Il existe
standard

DURCISS